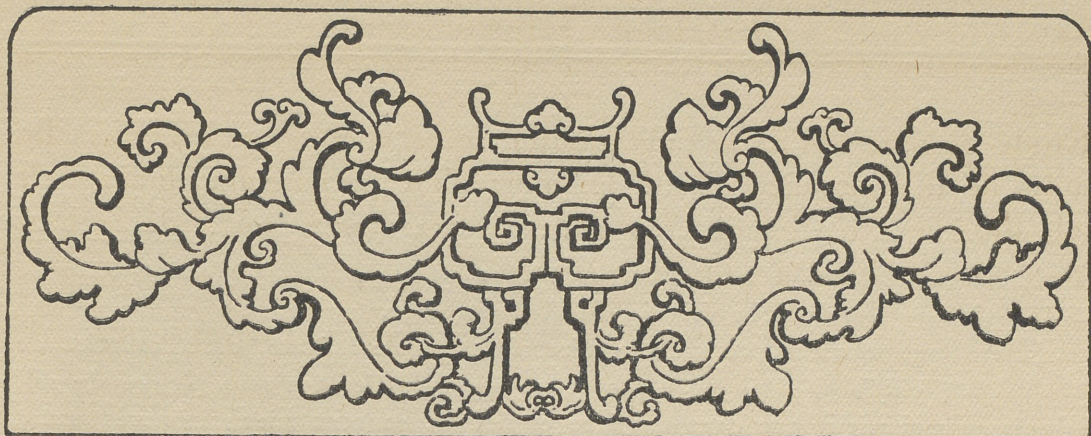




NAM POILU

BUTEL fut mal inspiré en commandant du champagne. Jusque là on s'était gavé d'opium et l'atmosphère en était à ce point saturée qu'on s'en grisait rien qu'en respirant. Mais l'opium, tout le monde sait ça, n'a jamais fait de mal à personne. Tandis que le champagne, pour des estomacs coloniaux comme les nôtres, ça ne vaut plus rien. On n'y est plus fait : ça vient de trop loin. Tous, nous fûmes malades ; ce fut un désastre. Des scènes fâcheuses attristèrent le décor précieux de l'élégante fumerie. Je pris une fuite éperdue et mal assurée.

Le grand air m'acheva. Heureusement Nam se trouvait là !

Nam était, alors, un vulgaire tireur de pousse-pousse, un de ceux qui, avec leurs jambes pour tout capital, vont louer, chez des entrepreneurs, à la journée ou à la nuit, ces véhicules légers auxquels ils attellent leurs agiles personnes. Il attendait, patiemment, devant la porte, que les fumeurs voulussent bien sortir, ou, cas plus rare mais non sans précédent, qu'on les sortît. Il me reçut dans ses bras, m'installa sur le coussin du pousse-pousse et me conduisit chez moi. Il connaissait mon adresse, circonstance heureuse, car j'eusse été incapable de la lui indiquer. Je passai des bras de Nam dans ceux de Ba, mon boy, et des bras de Ba dans mon lit. Pour être exact, en ouvrant, le lendemain, mon portefeuille, je crus m'apercevoir qu'il y manquait une vingtaine de piastres. Mais ces piastres, les avais-je perdues, dépensées, ou me les avait-on volées ? Et qui me les avait volées ? Je ne pouvais, en toute conscience, accuser personne. Je fis donc un accueil sympathique à Nam qui vint, quelques jours après, s'informer de ma santé. Il exprima le désir d'entrer à mon service. J'avais justement besoin d'un tireur de pousse-pousse. C'est sur lui que se fixa mon choix.

Il en fut digne. Les incidents qui se produisirent plus tard et à la suite desquels nous fûmes amenés à nous séparer, ne doivent pas m'empêcher de rendre à ses talents l'hommage qu'ils méritent. J'ai employé le mot de talents, et je le maintiens. La profession de tireur de pousse-pousse est, en effet, moins aisée que vous ne pensez. Non seulement il y faut de bonnes jambes, des poumons solides, une rate élastique, mais encore il est nécessaire, pour exceller dans cet état, d'avoir

des qualités de psychologue. Je parle sérieusement. Un traîneur de pousse-pousse doit trouver dans la physionomie de son maître ou de son client tous les renseignements qui lui permettent de connaître le but précis où il convient de le conduire. Retenez ce précepte, grâce à l'observation duquel ce métier, trop souvent déprécié, peut s'élever à la hauteur d'un art : *un bon traîneur de pousse-pousse ne doit jamais avoir besoin qu'on lui dise où l'on veut aller.*

Je ne me souviens pas d'avoir adressé la parole à Nam, dans l'exercice de ses difficiles fonctions, sinon pour provoquer ses reparties, toujours pleines de sel. Il lisait en moi mieux que dans un livre et il était souvent mieux informé que je ne l'étais de mes désirs et de mes caprices les plus secrets. Il me conduisait toujours là où je devais être conduit...

Las d'aller, à droite et à gauche, sur des bas flancs hasardeux, fumer les fades opiums de la régie, j'aspirai bientôt à mettre dans ses meubles ce que vous appelez mon vice : j'achetai donc une belle pipe à bout de jade, un élégant plateau de trac et un vaste lit de camp incrusté de nacre. Nam me fut encore, en cette conjoncture, d'un précieux secours. Ce fut lui qui se chargea de m'approvisionner en opium de contrebande. Il sut même me procurer une congai très experte à préparer les pipes. C'était sa propre sœur, à ce qu'il me déclara, et je fus touché de cette marque de confiance : la besogne qu'elle accomplissait auprès de moi, à toute heure de la journée et de la nuit, n'étant pas sans danger pour la vertu des jeunes filles. Vous me demandez si cette personne était jolie ? C'est affaire d'appréciation. Ce qui est sûr c'est qu'elle avait un tour de main que ma longue expérience en la matière m'autorise à proclamer unique pour mener à bien les diverses opérations dont se compose la préparation d'une pipe.

Je filais des jours heureux entre Nam et sa sœur, Thi-Sao, et passais, avec une joie presque égale, de mon pousse-pousse à mon lit de camp, de mon lit de camp à mon pousse-pousse, lorsque mon bonheur fut, un jour, brusquement désorganisé. J'avais savouré, toute une nuit, un miraculeux opium qui me venait en droite ligne de Yunnanfou par l'intermédiaire de Nam et je m'étais endormi, à l'aube, d'un sommeil sans rêve, absolu. A mon réveil, je constatai la disparition de mon coolie, de ma congai, d'un billet de cent piastres que j'avais laissé dans la poche de mon veston, et enfin d'un casque, d'un glorieux casque, inestimable présent d'un héroïque ami, dont l'acier était tout cabossé par des éclats d'obus et décoré encore par la boue des tranchées. Cette quadruple perte, survenant d'un seul coup, me causa un déplaisir très vif. Je ne m'attardai pas à déplorer la disparition du billet précieux. Ce n'est point que je joue à l'homme désintéressé. Pour moi, comme pour les autres, l'argent est l'argent, et cent piastres représentent un nombre respectable de pots d'opium, malgré le prix scandaleux qu'atteint cette denrée nécessaire. Mais toute somme peut être remplacée par une somme égale, tandis qu'un bon coureur et une habile faiseuse de pipes, il n'est pas facile d'en trouver l'équivalent. Des congai vinrent s'installer sur mon lit de camp, mais aucune ne me fit oublier Thi-Sao ; des coolies se succédèrent entre les brancards de mon pousse-pousse, mais nul d'entre eux ne sut me traîner avec autant de prestesse, de souplesse, d'élégance et d'intelligence que Nam. Ma vie s'assombrit et j'attribue au vide qu'y laissa cette double fugue, autant qu'à la température exceptionnellement lourde cet été là, l'état de dépression dans lequel je glissai, ou plutôt dégringolai, avec une alarmante rapidité. Le médecin

me conseilla de changer d'air. Un matin de juillet, je quittai donc les chaudes rues de Hanoi et pris le train pour Thanh-hoa, d'où une automobile devait me transporter, en moins d'une heure, devant une paillotte fraîche et confortable qui élève son toit pesant de lataniers sur la tranquille plage de Sam-Son.

Il faut six heures pour aller de Hanoi à Thanh-hoa. Six heures, à passer dans un train, quand le thermomètre marque 35 degrés centigrades, c'est long pour tout le monde. Pour moi ce fut interminable, vous devinez pourquoi. J'avais bien pris mes précautions avant de m'embarquer, mais six heures, trois cent soixante minutes, deux mille cent soixante secondes sans fumer, c'est l'enfer. La dernière heure n'en finissait plus. Je sentais un picotement à mes paupières, j'avais un poids sur la poitrine, et des tiraillements d'entrailles et des crampes d'estomac ! Le *nghiên*, le terrible *nghiên* ! Du train, je bondis dans l'automobile. « A Sam-Son ! Vite ! Maoulen ! » Et, je filai. Il fait chaud en été sur la route de Thanh-Hoa à Sam-Son, malgré les deux rangées de badamiers qui s'efforcent d'y mettre quelque ombre. Mais je ne sentais pas la chaleur. J'étais trop absorbé par toutes les choses affreuses dont mon organisme était le lamentable théâtre. Cependant je soupirais : « Dans moins d'une heure ! Dans moins d'une heure ! » Et je caressais du regard et de la main la boîte laquée dans laquelle se trouvait de quoi métamorphoser cet affreux malaise en béatitude parfaite. Or, voilà que l'automobile se détraque à son tour : « Y en a un quelque chose cassé, dit placidement le chauffeur, pendant que je serrais les lèvres pour ne pas crier, pas moyen d'arranger comme ça dans la route... Moi aller chercher coolies, moyen pousser tobile dans Thanh-Hoa ». Je le laissai se débrouiller et me mis à courir du mieux que je pouvais la précieuse boîte à la main. A deux ou trois cents mètres, un village apparaissait, partagé par la route blanche, au milieu des bambous et des cocotiers. J'y fus en quelques minutes. Je me précipitai dans une case sans m'excuser auprès de mon hôte. Celui-ci, un vieillard à barbiche blanche, me regarda d'un air épouvanté d'abord, puis se rassura bien vite et comprit tout quand il m'eut vu tirer de ma boîte ma pipe, ma lampe et mon pot d'opium. Je m'étendis ou plutôt me laissai tomber sur un lit grossier, dont les traverses parcimonieusement espacées, n'étaient pas même recouvertes d'une natte, et me mis à fumer, à fumer, dix, vingt, trente pipes — je ne comptai pas — et la paix entraînait en mon âme, et je me pris à revivre et le monde extérieur recommença à exister pour moi...

La salle dans laquelle je me trouvais était séparée d'une autre salle, que je présumai être celle d'un restaurant, par une mince cloison en bambous tressés. J'entendais le heurt des baguettes contre la faïence des tasses, le bruit des lèvres avides qui s'empiffraient de riz ou avalaient du thé, le glou glou de la pipe à eau. Les conversations allaient bon train. On parlait de l'impôt, de la future récolte, d'un vol de buffles dans le village voisin, d'une fille qui avait mal tourné. Tout à coup un tumulte se fit. Je compris qu'un nouveau personnage venait d'entrer, personnage assez considérable, du moins assez considéré par l'assistance, à en juger par les salutations flatteuses et les exclamations déférentes qui éclataient de toutes parts. Jusque là j'avais prêté une attention médiocre à ce qui se disait et se faisait derrière la cloison. Mais brusquement je fus intéressé par les paroles et surtout l'accent du nouveau venu. Cette voix, cette voix... il me semblait bien la reconnaître... Simple coïncidence cependant, car le personnage, à l'entendre du moins, venait du front, où il avait accompli des exploits extraordinaires et infligé aux *pirates* allemands

des pertes invraisemblablement élevées. Il donnait sur la guerre des détails pittoresques et qui n'étaient pas tous faux : « Ou il y est allé, pensai-je, ou il a fréquenté des gens qui y sont allés ».

« Il y avait des fusils, des fusils, décrivait-il, plus nombreux que les chaumes de riz, après la moisson, dans tout le delta ; des canons plus gros que les plus grosses pièces de bois qui descendent de la Haute Région, sur le Song Ma... les chevaux grouillaient partout, comme les crabes au fond d'une mare. On voyait de grandes machines en fer, pareilles à des dragons, qui vomissaient des flammes, avec un bruit terrible ».

Puis, quittant le domaine stratégique, il parla des gens du pays de l'Ouest et surtout des femmes, avec une abondance de détails et un réalisme qui me choquèrent. Enfin il revint à la guerre. J'aimais mieux cela !

« Des médisants, jaloux de ma gloire, conclut-il, ont prétendu que je ne suis jamais allé en France et que j'étais coolie pousse-pousse à Hanoi. Ils en ont menti. La preuve, la voici : voyez ce casque, qui montre bien, par ses bosselures, que celui qui l'a porté a vu le feu ».

Un murmure approbateur s'éleva. L'auditoire était convaincu, conquis. On félicita l'orateur. On se passa le casque avec des exclamations admiratives. Certains voulurent l'essayer et des rires moqueurs crépitèrent... Mais quelqu'un troubla la fête, et ce quelqu'un, comme bien vous pensez, ce fut moi. Car la péroraison du discours du prétendu poilu avait dissipé tous mes doutes et je fis dans la salle du restaurant une entrée sensationnelle. Lorsqu'il eut aperçu ma maigre silhouette dans l'encadrement de la porte, Nam s'enfuit à toutes jambes, abandonnant aux mains d'un de ses admirateurs, le témoignage irréfutable d'une campagne glorieuse.

Ainsi je rentrai en possession d'une des quatre pièces qui avaient simultanément disparu de la façon que vous savez. Un bonheur ne vient jamais seul. Dans l'assistance se trouvait Thi-Sao, qui avait tenu, ce dont je ne pouvais la blâmer, à partager le sort de son frère. Je n'avais aucun grief contre Thi-Sao. Elle avait été entraînée malgré elle par Nam. Je l'ai reprise avec moi. Et, ma foi, je ne sais pas trop si je ne finirai pas par reprendre Nam. Thi-Sao m'a expliqué : son départ inopiné avait été nécessité par la nouvelle de la mort de son oncle. Il avait été obligé de partir sans retard. Quand il était venu me demander un congé de quelques jours et me prier de lui avancer une certaine somme, destinée à faire à son oncle regretté des funérailles décentes, il m'avait trouvé au lit. Je dormais d'un sommeil si profond qu'il n'avait pas osé me réveiller. Il avait donc pris un billet de cent piastres qui traînait sur la table de nuit, avec la pensée de me le restituer à son retour, il comptait vendre une importante rizière qu'il possédait dans le village voisin de celui où m'avait conduit un providentiel accident d'automobile. Par malheur, cette rizière n'avait pas encore trouvé acquéreur. Mais une occasion peut se présenter, un jour ou l'autre. Alors Nam se fera un devoir de me rendre la somme, sûr, sûr...

J'ai écouté ce discours de Thi-Sao, sans manifester aucun scepticisme, tandis que d'une main qui n'a rien perdu de sa dextérité, elle me roulait quelques pipes. Après tout, ce récit n'est pas tellement invraisemblable. Il ne faut pas se fier aux apparences. Il y a bien le casque dont Thi-Sao a négligé de m'expliquer la disparition. Mais puisque je l'ai retrouvé, le casque ! Je n'ai rien répondu à Thi-Sao. Je veux un peu sauver la face. Mais je crois bien que je me laisserai fléchir

après-demain, peut-être même demain. Car des coureurs comme Nam, on n'en rencontre pas beaucoup dans tout le Tonkin.. Et puis, il était si drôle quand il racontait ses prétendues aventures héroïques et galantes... Et puis, l'opium de la régie est bien fade, et il n'y a que Nam pour me procurer ce miraculeux opium de contrebande qui vient en droite ligne de Yunnanfou.

René DIE.

